Document generated on 04/24/2024 10:16 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

«The Caucasian Chalk Circle »

Paul Lefebvre

Number 44, 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/27491ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lefebvre, P. (1987). Review of [«The Caucasian Chalk Circle »]. *Jeu*, (44), 196–197.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«the caucasian chalk circle»

Texte de Bertolt Brecht. Mise en scène: Jack Langedijk; musique originale et direction musicale: Paul Keenan; décors: Annelie Desaulniers; éclairages: Andrew Calamatas. Avec Maria Bircher, Joseph Cazalet, Ron Lea, Danette Mackay, Alexis Martin, Joel Miller, Carla Napier, Robert Parson, Barbara Jean Poggemiller, Rob Roy, Harry Standjofski, Margarita Stocker et Stéphane Zarov. Production du Centaur Theatre avec la collaboration de The Association of Producing Artists (APA), présentée au Centaur du 4 novembre au 21 décembre 1986.

le plaisir — un peu gratuit — de rompre

À la base de la mise en scène de Jack Langedijk du *Cercle de craie caucasien*, il y avait un double projet: actualiser la fable de Brecht et la présenter dans une esthétique qui s'affiche nettement en rupture avec le style brechtien dérivé de la tradition établie par le Berliner Ensemble. Ainsi, le prologue de la pièce qui, dans le texte original, met en jeu la discussion entre les habitants de deux villages caucasiens sur l'utilisation d'une vallée mitoyenne, discussion que le conteur — par son récit de la légende du *Cercle de craie caucasien* — vient éclairer, a été refait. Il y était question d'une île imaginaire, pleine de richesses et habitée par un enfant, que se disputent les nations de la terre.

Pour ce qui est de la proposition esthétique, décors, costumes et accessoires s'inspirent du monde de l'enfance: tout se déroule dans un grand carré de sable parsemé d'accessoires de terrain de jeu (Azdak, avant de disparaître, ne veut-il pas que les terres du gouverneur soient transformées en jardin d'enfants?), et les costumes de couleurs vives sont faits de bric et de broc.

Centré autour de l'enfant qui devient à la fois le point de vue et le point de fuite de cette

«Centré autour de l'enfant», ce *Caucasian Chalk Circle* avait adopté un parti pris de jeu clownesque. Photo: S. Colvey.

mise en scène, ce *Cercle de craie caucasien* n'arrivait pas, cependant, à pleinement déployer la force de la partition de Brecht. Certaines scènes, comme celle de la traversée du précipice ou celle où Azdak est battu par les soldats, étaient vidées de leur tension dramatique, indissociable de leur sens. Le parti pris de jeu clownesque demeurait trop timide, et cette retenue, dans un style qui, pourtant, pouvait rendre la violence de la pièce, nuisait au rendu de la puissance de la fable. Aussi, la structure binaire de la pièce, où s'oppose le monde de Grusha et d'Azdak à celui des gouverneurs, s'accordait mal au nouveau cadre — une dispute entre les nations de la terre — qu'on lui avait donné.

paul lefebvre

«des orphelins»

Texte de Lyle Kessler; traduction: Louison Danis. Mise en scène: Jacques Rossi; régie: Michèle Normandin; décors: Guy Neveu; costumes: Dalia Chauveau; éclairages: Claude Accolas; bande sonore: André Lacoste (musique de Pat Metheny). Avec Luc Gouin (Philippe), Jean-René Ouellet (Harold) et Gildor Roy (Thibo). Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, présentée au Théâtre Denise-Pelletier du 22 janvier au 28 février 1987.

Trop tôt orphelin et vite devenu voleur de pacotille, Thibo tient son jeune frère Philippe enfermé dans un appartement minable, prétextant l'asthme dont souffre ce dernier pour l'empêcher de sortir; question de vie ou de mort, scande-t-il sans cesse au plus jeune. À la base de la captivité de Philippe: les bons sentiments engendrés par le désir de Thibo de surprotéger son frère depuis la mort prématurée de leur mère. Lors d'une «sortie quotidienne», Thibo fait la rencontre de Harold, mystérieux homme d'affaires, dans un bar sordide. Profitant de ce que Harold est ivre mort, Thibo le kidnappe et le ramène chez lui dans le but d'obtenir une rançon. Peine perdue, «le plus gros coup» de Thibo avortera, car Harold est un personnage de la pègre dont tout le monde veut la peau: personne ne versera pour sa vie le moindre dollar. Dans un élan paternel, touché autant par la candeur et la soif de connaître «le dehors» de Philippe que par le caractère de jeune loup de Thibo, dont l'émotivité exacerbée ne peut qu'être gage de maladresses juvéniles, Harold prend à sa charge les délinquants dans l'intention de leur donner l'éducation qui leur manque (et qui faisait également défaut autrefois à l'orphelin qu'il est lui-même). La situation tourne: l'otage reprend le pouvoir et «adopte» ses jeunes agresseurs. Ainsi s'établit-il entre ces trois hommes une relation père-fils (déjà esquissée dans le rapport de Thibo avec Philippe) qui, visiblement, leur est fondamentale. Tous trois sont *des orphelins*... de même famille.

Quoique récemment créé[1], le texte de Lyle Kessler est de facture classique. Sans âge véritable, la pièce met en jeu une thématique et un système de valeurs qui n'étonnent guère de la part d'un auteur américain dont on situe volontiers l'oeuvre à la croisée de celles de Pinter et de Shepard.

En outre, la violence foncière, le langage cru, l'émotivité à fleur de peau et la quête profondément individuelle d'un «territoire», d'un espace vital des protagonistes ne sont pas sans lien avec l'épopée «westernienne». Après avoir traîné sa bosse dans les méandres du monde interlope et «réussi» à se gagner une image apparemment sans faille, Harold se laisse toucher, fatalement, par des orphelins dont l'image même constitue sa hantise, lui rappelant sa propre condition originelle de solitaire. À chaque pays ses Tit-Coq: se tournant vers les valeurs et la morale acceptées et endossant une paternité bénéfique qui devrait le laver de toutes ses souillures en lui permettant d'offrir à ses jeunes semblables le droit chemin (l'aisance et la

1. Créée à Los Angeles en 1983, la pièce a été reprise Off-Broadway en 1985. Ginette Michaud et Gilles Lapointe ont rendu compte de la production newyorkaise de *Orphans* dans *Jeu* 37, p. 174-176.